

Les Allemands eux-mêmes avaient lancé un signal qui, bien qu'il fût mal interprété, donna confiance aux Juifs. L'Association des Juifs contrôlée par l'occupant ne pouvait créer des orphelinats et des écoles que pour des enfants juifs « isolés ». Cette mesure avait pour objet de maintenir le mensonge de la « mise au travail ». Ainsi naquit l'idée que les enfants étaient épargnés. Fela Perelman, l'épouse du professeur Chaïm Perelman, un notable de l'Association des Juifs, avait la direction de ces petites écoles. Bien que Fela Perelman fit ainsi un pas dans la logique des Juifs, elle conseillait en secret aux mères juives de ne pas lui confier leurs enfants mais de les mettre en sécurité chez des parents non juifs.

L'Entraide

Les parents de Gabriel, Édouard, Jacky et Henri recherchaient eux aussi un lieu sûr pour leurs enfants. Basia Saposnic, la mère de Gabriel, demanda de l'aide à la directrice de l'Entraide des Travailleuses, un centre médico-social de la rue des Tanneurs. Dans les Marolles, on désignait ce centre sous le nom de la « petite clinique ». Elle était dirigée par une aristocrate excentrique, Marie-Thérèse Robyns de Schneidauer. Depuis son mariage, elle était connue sous le nom de baronne van der Elst. Elle n'habitait pas les Marolles mais un hôtel de maître du très élégant boulevard Saint-Michel. Elle était riche à millions, avait le caractère très social et était catholique pratiquante. Elle était charismatique, réservée, maternelle. Mais elle était en avance sur son temps. À l'Entraide, qu'elle avait entièrement créée elle-même, toutes les mères juives du quartier venaient en consultation pour les soins aux mères et aux enfants. Bien qu'elle fût très catholique, la baronne van der Elst ne pratiquait aucune discrimination.

Marie-Thérèse van der Elst et Basia Saposnic venaient de deux mondes très différents : elles étaient pourtant devenues amies. Basia était l'une des rares Juives des Marolles qui parlât bien le français. Cela facilitait les relations. Basia était très honorée par cette amitié. Et la baronne n'hésitait pas à rendre visite aux Zimmerman et à encourager les enfants à bien travailler à l'école. Pour la baronne van der Elst, les Marolles étaient son chemin de Damas. Elle y avait découvert la lumière. D'après elle, cela s'était passé le 6 décembre 1925, le jour de la Saint-Nicolas. Il est possible qu'elle « mythologisât » quelque peu les faits. Selon son récit, Marie-Thérèse Robyns de Schneidauer eut ce jour-là, dans les Marolles, une rencontre avec douze jeunes travailleuses non mariées. Ce nombre a une consonance mythologique, disons biblique. Ces femmes avaient fait forte impression sur l'aristocrate, alors âgée de vingt-quatre ans. Cette rencontre fut à l'origine de ce qui allait devenir l'œuvre de sa vie. Les douze

femmes formaient un groupe d'entraide avant la lettre. Après leur travail quotidien, elles se rendaient dans les Marolles et visitaient des femmes en difficulté : mères avec de nombreux enfants, mères célibataires, femmes maltraitées, prostituées, malades, mourantes. Ces femmes ressentaient une inspiration religieuse. En marge de leurs visites à domicile, elles s'occupaient aussi d'enseigner le catéchisme aux enfants. Elles n'assuraient pas d'aide concrète. Leur présence suffisait pour amener les femmes des Marolles à se manifester une solidarité mutuelle.

Entre les deux guerres, il existait pas mal de ces groupes d'assistance. À Bruxelles, on les appelait les Entraides, ou fonds de solidarité. Un fait remarquable est que seules des femmes pratiquaient cette activité. Les Marolliens s'adressaient respectueusement aux douze jeunes femmes en les appelant « moiselle ».

Marie-Thérèse Robyns de Schneidauer avait été élevée dans la tradition aristocratique et incitée à s'occuper des « gens ordinaires ». Mais il existait un fossé profond entre la théorie et la réalité des Marolles. Quoi qu'il en soit, « madame Marie-Thérèse » accorda tout son appui à l'Entraide. Ses origines ouvraient bien des portes. En 1929, elle obtint le don d'un bâtiment appartenant à l'évêché, le bâtiment situé au 167-169 rue des Tanneurs. C'est là que l'action sociale de l'Entraide fut structurée et professionnalisée. En 1936, le service de soins aux mères et aux enfants de l'Œuvre nationale de l'Enfance vint s'y installer aussi. Plus de 3000 familles par mois avaient un contact avec les services de l'Entraide. Chaque semaine, 400 à 500 enfants défilaient pour la consultation.

En 1936, Marie-Thérèse Robyns de Schneidauer épousa le baron Emmanuel van der Elst. Elle était alors âgée de trente-cinq ans et semblait avoir enfin trouvé le temps de se marier. Le baron était aussi riche qu'elle. Attaché au cabinet du Premier ministre catholique Theunis, van der Elst se considérait en réalité comme un écrivain. Il avait même obtenu un prix de débutant de l'Académie française pour un roman autobiographique relatif à sa vie de bohémien, d'homme à tout faire, de vagabond et de journalier dans le Paris d'après la Première Guerre mondiale. Ce livre remporta un joli succès auprès des catholiques d'avant-garde. Il en parut plus de dix réimpressions. Le baron écrivit aussi plusieurs études historiques ainsi qu'un petit ouvrage un peu sentimental, mais toujours très agréable à lire, sur la pauvreté dans les Marolles. C'est d'ailleurs ainsi



La baronne Marie-Thérèse van der Elst avec Basia Saposnic (à gauche) à la fête de mariage de son fils Gabriel Zimmerman (à l'avant-plan) avec Mireille Karolinski, en 1961.